

moi. Les choses rares ont un grand prix : une larme d'un homme qui ne pleure jamais, le sourire d'une personne grave, un mot aimable d'un grincheux, une concession d'un autoritaire. Le diamant tire sa valeur de sa rareté.

Oh ! si Landry voulait ! il ne sait pas, le malheureux, tout ce qu'il perd volontairement ! Quelle compagne aimante, aimable, j'aurais été ! Et dire qu'il y a des femmes, j'en connais, et qui ne me valent pas, devant lesquelles leurs maris sont en adoration et en admiration ! Landry a des amis, peintres aussi, mariés à des femmes qui n'ont rien de rare, moralement ni physiquement. Eh bien ! ces bons époux, quand ils parlent d'elles, c'est avec émotion, d'un ton pénétré, même enthousiasmé. L'un prétend que sa femme lui est nécessaire pour lui donner l'inspiration. Un autre s'attendrit devant les mérites de sa compagne ; sans elle, il n'aurait pas un sou, ni cet intérieur où rien ne manque. Un troisième appelle sa femme sa consolation et son repos... Un autre répète constamment que sa femme est la joie de ses yeux et le soleil de son cœur...

Cela m'a été dit souvent par un artiste dont la femme n'est pas jolie du tout... Ont-elles de la chance, celles-ci, avoue-le ! Moi, je suis méconnue, ma pauvre Hélène ; pis encore : inconnue ! Mon mari ne me connaît pas et ne cherchera jamais à me connaître. Oh ! que je suis déçue !

J'ai pourtant abdiqué déjà bien des prétentions : j'avais cru qu'il me parlerait de ses travaux ; j'imaginai candidement que nous chercherions ensemble des idées, des sujets ; qu'il aurait parfois recours à moi pour orner son atelier, disposer un fond, une tapisserie, voire même habiller un modèle. Jamais ! jamais ! Je n'ai encore jamais mis les pieds dans son atelier quand il a un modèle, et les trois quarts du temps, il me parle d'un tableau quand il est près d'être terminé. Il prétend que cela le gêne, que les observations sur une œuvre en train dérangent l'inspiration et troublent l'interprétation de l'artiste, qui ne sait plus ce qu'il doit entendre.

Hier, comme il manifestait le désir de travailler ici, en plein air, et qu'il semblait désolé de n'avoir pas de modèle, je m'offris timidement. Après quelques hésitations, il m'avoua :

— Certainement, je me servais bien de vous, mais... vous êtes un peu petite : il vous manque dix centimètres.

— Les dix centimètres de Sophie Massier, murmurai-je ; mais en souriant, je m'empresse de le dire.

Mon mari se contenta de hausser une épaule ; et, l'après-midi, il m'annonça qu'il renonçait à rien faire ici d'autre que quelques études de l'Océan, qui lui serviront plus tard de documents.

Tu me demandes, ma chère, si mon mari aime les enfants, et s'il serait heureux d'en avoir. Je lui ai transmis ta question, et, ne te fâche pas, je t'en prie, de sa réponse, que je t'envoie textuellement :

— Votre amie est bien provinciale pour s'occuper de ces choses. Vous lui répondrez que je ne connais d'enfants que ceux des autres et que

ceux-ci ne m'intéressent guère plus que les poissons rouges d'un bocal, avec cette différence, toute à l'avantage du cyprin, que celui-ci est muet et que l'enfant est horriblement criard.

— Pourtant, si nous en avions ?

— Eh bien ! je verrais ! J'ignore ce que j'éprouverais alors... La fonction faisant l'organe, il est assez probable que je me sentirais une vocation paternelle le jour où j'aurais à en faire usage.

— Mais, le désirez-vous ?

— Cela non, ma chère. Je vois les choses de bien plus haut, moi. Si heureux qu'on soit, rien ne vaut le non-être... N'avoir pas vécu vaut mieux que tous les bonheurs... Laissons dans le néant ces êtres qui souffriraient...

Et moi, ma bonne amie, je n'en désire pas davantage. Ils auraient peut-être le caractère de leur père et ce serait une nouvelle source de tourments.

XVI

Il ressort de ce que tu m'écris, ma chère, que je manque de philosophie, de résignation, et que je prends les événements du mauvais côté. Eh bien ! je voudrais t'y voir ! Toi qui régnes dans ta maison en reine et maîtresse, femme d'un homme plein d'égards, qui t'adores et t'admire, mère de trois petits que tu façonnas comme tu l'entends ! Je ne sais, mais j'imagine que tu perdrais patience. Moi, sache-le, c'est surtout par principe que j'agis comme tu me reproches de le faire. Je serais peut-être capable de toutes les concessions, mais il faudrait que les choses se fussent passées autrement. Dans l'état actuel, je ne veux pas céder, systématiquement. J'ai pris un mari et non un maître. Et puis, j'ai été élevée dans un milieu d'affection, de tendresse. Je n'ai vu autour de moi que la concorde et les égards. Si je cède à mon mari sur un point, il me faudra bientôt céder sur tous. Mais alors, je n'existerai plus. Et je suis quelqu'un, tu le sais bien. Jeune fille, enfant, j'existais déjà. Je n'avais pas un de ces esprits inconstants, prêt à être modelé comme une cire docile par la première main qui s'emparerait de lui. J'ai eu tout de suite une personnalité, un moi, qui s'est modifié par la réflexion et l'expérience, mais dont le fond est resté ce qu'il était. J'entends souvent dire d'une jeune fille dont le caractère est difficile ? Cela se fera quand elle sera mariée. C'est-à-dire que son mari la façonnera à son goût, en d'autres termes à son image et à sa ressemblance.

Il lui donnera ses habitudes, ses idées, jusqu'à ses attitudes et ses intonations. Moi, je n'attendais pas le mariage pour me faire une opinion sur les choses. J'ai été élevée avec amour par des parents éclairés, bons, instruits, qui m'ont donné des idées plutôt larges, un cœur compatissant et indulgent. Je ne me crois point parfaite ; mais je sais pourtant que si le monde était composé de gens comme moi, les choses n'en iraient que mieux. Avec tout cela, je suis très capable, je le répète, de beaucoup de concessions ; je saurais bien faire la part d'un caractère difficile, mal équilibré par l'éducation. Encore y a-t-il des points sur lesquels je ne